

## DE QUI BAKHTINE EST-IL LE NOM ?

**Laurent Jenny**

**Editions de Minuit | Critique**

**2012/3 - n° 778**  
**pages 196 à 207**

**ISSN 0011-1600**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-critique-2012-3-page-196.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Jenny Laurent, « De qui Bakhtine est-il le nom ? »,  
*Critique*, 2012/3 n° 778, p. 196-207.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Editions de Minuit.

© Editions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# De qui Bakhtine est-il le nom ?

**Jean-Paul Bronckart  
et Cristian Bota**  
*Bakhtine démasqué*  
*Histoire d'un menteur, d'une  
escroquerie et d'un délire collectif*

Genève, Librairie Droz,  
2011, 629 p.

**Valentin N. Voloshinov**  
*Marxisme et philosophie  
du langage*  
*Les problèmes fondamentaux de  
la méthode sociologique dans la  
science du langage*  
Trad. par Patrick Sériot  
et Inna Ageeva

Limoges, Lambert-Lucas,  
2010, 600 p.

L'œuvre et la pensée de Bakhtine, subitement « découverts » en Occident à la fin des années 60, présentent cette particularité de ne pas constituer seulement un chapitre de l'histoire de la critique littéraire et des sciences humaines soviétiques, mais aussi un moment de la vie intellectuelle française. Pour toute une génération, Bakhtine fut le nom d'une sortie du structuralisme. En 1970, Julia Kristeva présentait *La Poétique de Dostoïevski* (version de 1963) comme une anticipation des métamorphoses épistémologiques en cours. Du côté linguistique, les théories bakhtiniennes annonçaient le passage d'une linguistique de l'énoncé à une linguistique de l'énonciation, attentive à son processus de production, à son contexte historique et à ses présupposés discursifs. Au-delà, le dialogisme impliquait presque malgré lui (car sous le nom de Voloshinov, Bakhtine était censé avoir fait une critique sévère de la pensée freudienne dans son

livre *Le Freudisme*) la pensée d'un sujet clivé, voire divisé en instances multiples, non totalisable et en affinité avec le sujet freudien. Enfin, la polyphonie bakhtinienne opérait une critique de la représentation, défiait toute idéologie et se constituait comme « l'autre du discours théologique » (même si Kristeva devait reconnaître que le vocabulaire bakhtinien demeurait « sourdement influencé par la théologie »). À ce titre, la polyphonie permettait de comprendre non seulement Dostoïevski, mais *via* le carnivalesque, tout l'avant-gardisme littéraire de Joyce à Bataille et jusqu'à Sollers lui-même. La panthéonisation de Bakhtine connut son apogée en France en 1981 avec le livre de Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. S'appuyant sur un montage anthologique de textes s'étendant de 1919 à la mort de Bakhtine, Todorov entendait montrer la constance, pourtant malaisée à établir, d'une pensée bakhtinienne. Mais Todorov infléchissait aussi la lecture de Bakhtine dans un sens nouveau : certes, Bakhtine était précurseur de la moderne « intertextualité », mais le sens profond du dialogisme bakhtinien était de fonder une « anthropologie de l'altérité ». Il préluait ainsi au tournant éthique que devait emprunter Todorov lui-même par la suite, en rupture (comme Bakhtine, mais pour d'autres raisons) avec la poétique formaliste qui avait constitué son premier objet d'intérêt.

À l'époque, on ne s'est pas interrogé sur les conditions d'apparition de Bakhtine sur la scène soviétique, puis occidentale. Et on peut légitimement plaider qu'il n'y avait guère de raisons de le faire, ni surtout, en Occident, de véritables moyens. Pourtant l'*opus* bakhtinien présentait manifestement un certain nombre de difficultés. Les premières tenaient à l'obscurité patente de bon nombre de textes bakhtiniens, voire à leurs contradictions internes. Les secondes, plus graves, concernaient l'étendue réelle du corpus bakhtinien. Sur la foi de déclarations du sémioticien soviétique V. V. Ivanov, faites en 1973 et 1975, on avait admis que Bakhtine était l'auteur secret d'importants textes publiés sous les noms de V. N. Voloshinov et de P. N. Medvedev, notamment, pour le premier, *Le Marxisme et la philosophie du langage* (1929), et, pour le second, *La Méthode formelle en histoire littéraire* (1928). Selon Ivanov, ces auteurs, « disciples » de Bakhtine, lui auraient demandé de publier ses écrits sous leur nom, et

celui-ci aurait volontiers accédé à leur requête. L'explication, qui a été très tôt donnée de cette étonnante complaisance, était que Bakhtine, foncièrement antidogmatique et rebelle au sociologisme marxiste, n'avait personnellement aucun accès à la publication, si ce n'est en confiant à ses disciples la tâche peu reluisante de maquiller ses propres écrits par une phraséologie marxiste tout en se les appropriant. Pourtant force est d'admettre que malgré des propos constamment ambigus, voire contradictoires, Bakhtine lui-même n'a jamais assumé formellement la paternité de ces écrits. Par ailleurs, même des bakhtiniens aussi convaincus que Todorov relevaient une différence de style considérable entre les écrits signés Bakhtine (« qui se caractérisent par une composition confuse, par des répétitions qui touchent au ressassement, par un penchant à l'abstraction ») et ceux signés Medvedev (« un style clair et simple, des phrases courtes, [...] une claire articulation des chapitres ») ou Voloshinov (« particulièrement dogmatique »). Il n'en considérait pas moins « Bakhtine » comme « le plus important penseur soviétique dans le domaine des sciences humaines, ainsi que le plus grand théoricien de la littérature au vingtième siècle ». Dans l'enthousiasme bakhtinien, on a vu publier en France en 1977 *Le Marxisme et la philosophie du langage* aux Éditions de Minuit sous le nom « Mikhaïl Bakhtine (V. N. Voloshinov) », avec une photo de Bakhtine en couverture, comme pour confirmer l'évidence de cette auctorialité. La question n'était évidemment pas anodine, dans la mesure où ce livre présente dès 1928, dans un cadre marxiste et sociologisant, la première analyse méthodique des formes du dialogisme en tant que présence d'autrui dans le discours.

Outre-Atlantique, on a assisté à une analogue panthéonisation de Bakhtine quelques années plus tard, notamment à travers la monographie de Katerina Clark et Michael Holquist, *Mikhail Bakhtin* (1984), qui, en conformité avec les déclarations des premiers découvreurs soviétiques de Bakhtine, souscrivait à la double thèse de l'omnipaternité et de la génialité de Bakhtine. Peu de temps après, cependant, deux autres chercheurs américains, Gary Saul Morson et Caryl Emerson, dans leur livre *The Bakhtin Industry* (1986), se sont montrés nettement plus critiques vis-à-vis de la réception tant européenne qu'américaine de Bakhtine.

Contrairement à Todorov, ils ont mis en lumière une foncière contradiction entre les thèses développées par Bakhtine dans ses premiers écrits du début des années 20, où il mettait en place une architectonique du monde centrée autour du moi de l'auteur, et sa position dans le *Dostoïevski* de 1929, qui met en valeur le dialogisme du mot et sa nécessaire relation à autrui. Ils en tiraient comme conclusion que le virage de Bakhtine n'avait pu s'effectuer que sous l'influence des travaux antérieurs de Voloshinov (et non l'inverse). Plus généralement, ils soulignaient l'incompatibilité entre le « marxisme créatif » des textes signés Medvedev et Voloshinov, et les professions de foi explicitement antimarxistes faites à de multiples reprises et jusqu'à la fin de sa vie par Bakhtine. Il convenait donc d'exclure ces textes du corpus bakhtinien. Par ailleurs, ils considéraient le *Rabelais* comme un développement aberrant de son travail, tant sur le plan stylistique, étant donné son caractère laborieux et répétitif, que sur un plan théorique : l'éloge de la carnavalisation, rejetant toute responsabilité individuelle, confinait au nihilisme et aboutissait à une négation de tout dialogue, favorisant ainsi des lectures déconstructionnistes. Heureusement, dans ses derniers écrits des années 70, Bakhtine serait revenu à une conception du rire plus responsable et ouverte. Désormais allaient s'opposer, au cours des années 1990, un Bakhtine dissident de droite, tel que reconstruit par Morson et Emerson, et un autre plus complexe, globalement compatible avec des idéaux progressistes, voire marxistes, pour d'autres auteurs.

Un regard rétrospectif sur une dizaine d'années d'herméneutique bakhtinienne laisse songeur. L'obscurité, les doutes sur l'auctorialité des textes et leurs incohérences ont agi comme de puissants moteurs interprétatifs, tissant autour de Bakhtine un véritable manteau d'Arlequin d'exégèses contradictoires. Paradoxalement athéologique chez Kristeva, grâce à une polyphonie généralisée, Bakhtine est devenu humaniste et philosophe de l'altérité tragiquement solitaire (et ironiquement privé de la reconnaissance d'autrui) chez Todorov. On a également vu fleurir les interprétations auto-réflexives. Todorov proposait ainsi de considérer dialogiquement le nom des auteurs Medvedev et Voloshinov comme ceux des *destinataires* d'écrits bakhtiniens, expliquant par là les variations stylistiques considérables observées d'un

texte à un autre : Bakhtine aurait parlé à chacun son langage, clair et précis quand il s'adressait à Medvedev, dogmatique avec Voloshinov, et confus et ressassant quand il écrivait pour lui seul... De leur côté, Clark et Holquist voyaient dans l'hétérogénéité du discours bakhtinien l'annonce d'un nouveau régime de pensée, qui dépassait les préjugés rationalistes de la culture européenne moderne et l'étroit principe de non-contradiction : « Bakhtine accomplit l'énorme saut allant de la pensée dialectique, partitive, encore considérée comme norme universelle, vers la pensée dialogique ou relationnelle » (*Bakhtine démasqué*, p. 141). La palme des lectures autoréflexives revient cependant à A. J. Wehrle, dans son introduction à la traduction américaine de *La Méthode formelle en littérature* (1978) : prolongeant une suggestion de la notice biographique de Kojinov et Konkine (1973), selon laquelle Bakhtine aurait toujours été « très attiré par les êtres "carnavalesques" », Wehrle fait l'hypothèse que le Cercle de Bakhtine aurait lui-même volontiers pratiqué l'échange des identités dans une « atmosphère de carnaval » et justifie ainsi la valse des noms entre Bakhtine, Voloshinov et Medvedev.

Il est remarquable que l'Europe et la France en particulier se soient montrées quasi sourdes aux débats sur la paternité réelle des textes attribués à Bakhtine et aux interprétations politiques contradictoires de son œuvre. C'est tout récemment (2010) que *Marxisme et philosophie du langage* a été restitué à Voloshinov dans une nouvelle traduction de Patrick Sériot et Inna Ageeva aux éditions Lambert-Lucas. Mais on n'en a guère tiré les conséquences pour une révision du cas Bakhtine. C'est l'entreprise à laquelle se sont attelés Jean-Paul Bronckart et Cristian Bota dans leur *Bakhtine démasqué*. Leur livre constitue un implacable réquisitoire, étayé par une enquête de plus de 600 pages qui porte autant sur les données disponibles pour reconstituer une biographie de Bakhtine que sur l'histoire mouvementée de sa réception. La virulence du ton, qui n'exclut pas le sérieux de l'analyse, s'explique largement, me semble-t-il, par un contexte de déni, particulièrement dans l'espace français. Le livre de Bronckart et Bota poursuit trois objectifs distincts quoique liés entre eux : corriger les aspects mensongers de la biographie et de l'œuvre de Bakhtine ; faire une histoire critique de sa réception depuis son invention ; et enfin, et c'est sans

doute le plus important à leurs yeux, restituer à Voloshinov et Medvedev une pensée dont ils admirent la profondeur et l'importance en sciences sociales et dont ils estiment qu'ils ont été injustement dépossédés.

Essayons donc d'y voir un peu plus clair dans l'itinéraire de Bakhtine, obscurci à la fois par des mensonges délibérés, par des zones d'ombre sans doute définitives et par des contradictions imputables autant à Bakhtine lui-même qu'à ses commentateurs et biographes russes ou occidentaux. Reprenant des recherches d'archives, menées dans les années 1990 par des chercheurs russes pourtant favorables à Bakhtine, Bronckart et Bota ont pu tout d'abord rappeler un fait passablement surprenant : contrairement à ce qu'affirme Bakhtine en 1973 dans un entretien avec le critique littéraire Duvakin, il n'a jamais étudié aux universités d'Odessa puis de Saint-Petersbourg, pas plus qu'il n'a séjourné quatre semestres en 1910-1912 à l'université de Marbourg comme il l'a déclaré ailleurs. En effet, n'ayant jamais terminé ses études secondaires, il n'a jamais été inscrit dans aucune université. Il s'est en fait approprié le parcours académique de son frère Nikolai et celui de son ami Kagan. C'est donc moins la malchance, la maladie ou la persécution politique que cette absence de diplôme qui explique les difficultés de survie de Bakhtine dans les années 20, cantonné à d'innombrables petits emplois (qui lui ont souvent été fournis par Medvedev). De 1918 à 1920 il vit à Nevel où il fréquente un premier cercle philosophique animé par M. I. Kagan, en même temps qu'il manifeste un grand intérêt pour les milieux théologiques radicaux. En 1920-1921, nombre de membres de ce premier cercle, notamment Bakhtine, Voloshinov et Medvedev, migrent vers la ville de Vitebsk, puis vers Leningrad en 1924. Selon Clark et Holquist, dans le prolongement des suggestions du critique soviétique Leontiev en 1972, le cercle philosophique, se déplaçant avec ses membres principaux, serait progressivement devenu le « Cercle de Bakhtine ». Bakhtine y aurait joué le rôle de maître vis-à-vis de ses « disciples » et « amis » Voloshinov et Medvedev. La supposition de l'existence d'un cercle bakhtinien a, notons-le, été décisive pour justifier l'hétérogénéité du corpus bakhtinien. Les idées, inspirées par Bakhtine, auraient circulé entre tous « dialogiquement ». Elles se seraient donc retrouvées, mêlées de marxisme, sous

la plume de Voloshinov et Medvedev. Cependant, rien ne vient documenter l'existence d'un tel cercle, pas même les déclarations tardives de Bakhtine, qui est resté extrêmement évasif sur ce point et a plutôt admis l'existence à Leningrad d'un cercle de Medvedev. D'ailleurs, selon Bronckart et Bota, le statut respectif des trois membres impliqués rend improbable l'existence d'un cercle dominé par Bakhtine : alors que ce dernier n'avait rien publié et n'était guère reconnu, Medvedev et Voloshinov accomplissaient une brillante carrière de chercheurs au sein de l'Institut d'histoire comparée des langues et littératures de l'Est et de l'Ouest à Leningrad. Ils étaient associés tous deux dans un programme de recherche de cet Institut. Voloshinov publiait depuis 1921 d'importants articles et avait fait paraître son livre *Le Freudisme* en 1927. Il avait été initié au dialogisme par son maître Jakubinski et avait dès 1926 procédé au développement de cette approche, notamment dans le cadre de l'étude de Dostoïevski. Quant à Medvedev, il assumait de nombreuses responsabilités culturelles, il avait publié un ouvrage consacré à l'œuvre du poète Blok dès 1923 et il était engagé dans de tumultueux débats avec l'école formaliste, dont témoigne entre autres son livre sur *La Méthode formelle en littérature* en 1928. Tous deux étaient en outre des marxistes convaincus, bien éloignés des idées développées par Bakhtine dans ses manuscrits de la même époque, idées en relation avec les mouvements slavophiles et religieux qu'il fréquentait par ailleurs.

En décembre 1928, le régime se durcit contre les éléments « hostiles au socialisme » et, dans ce cadre, une centaine de membres d'associations religieuses sont arrêtés, dont Bakhtine lui-même, ainsi que son ami le prêtre jésuite Andreev et divers membres du groupe Résurrection. On lui reproche son appartenance à la Confrérie de saint Séraphin ainsi que la mention de son nom sur la liste d'un futur gouvernement anticommuniste publiée à Paris. Son état de santé se dégradant (il souffre d'ostéomyélite), il est hospitalisé jusqu'à l'automne 1929. Un groupe de connaissances et d'amis, animé par Yudina et le couple Kagan, organise une campagne pour sa libération. Une première condamnation à l'exil dans les îles Solovetsky est finalement commuée, pour raisons de santé, en un bannissement de six ans dans la ville de Koustanai, au Kazakhstan. Or c'est dans ce contexte



extrêmement troublé que, de façon surprenante, paraît la première version des *Problèmes de l'œuvre de Dostoïevski*. Alors que Bakhtine avait toujours échoué à publier jusque-là, voici qu'il est soudain exaucé au moment même où il se trouve en état d'arrestation. D'autres faits, qui tiennent à l'hétérogénéité du propos, relevée par de nombreux commentateurs, ne manquent pas d'étonner. Alors que le début du livre est clairement ancré dans une sociologie d'inspiration marxiste et pose le principe de la polyphonie dostoïevskienne, trois chapitres, beaucoup plus décousus, développent une thèse apparemment strictement contradictoire, puisque, en conformité avec les premiers écrits de Bakhtine, elle attribue par moments à Dostoïevski un monologisme fondé sur l'assurance axiologique de l'auteur, elle-même étayée par une « exotopie » divine : sollicitée par l'auteur, la voix de Dieu organiserait les voix des personnages et fournirait une solution à leurs débats. La seconde partie de l'ouvrage revient, quant à elle, à une analyse stylistique stricte de la distribution des voix, dans une perspective très proche de l'analyse du discours rapporté, telle que l'a développée Voloshinov dans la dernière partie de *Marxisme et philosophie du langage*. À cela, ajoutons que Bakhtine a toujours manifesté une attitude ambiguë vis-à-vis de cet ouvrage, critiquant les interprétations relativistes auxquelles ce livre pouvait prêter le flanc et affirmant notamment en 1970 que « la manière dont il aurait pu l'écrire aurait pu être bien différente ». Lorsqu'au début des années 60, ses jeunes admirateurs et « découvreurs », Koshinov et Bocharov, lui proposent de rééditer le *Dostoïevski*, Bakhtine leur laisse carte blanche, se contentant d'une note préparatoire « En vue de l'achèvement du livre sur Dostoïevski ». En fait, les éditeurs vont profondément remanier l'ouvrage. La comparaison des deux textes montre qu'ils ont supprimé tous les passages attribuant au mot une dimension sociale ; ils se sont efforcés d'atténuer les thèmes du dialogisme, de la polyphonie et de l'absence de fonction conclusive dans le roman ; enfin ils ont puisé dans des écrits antérieurs de Bakhtine ayant trait à la carnavalisation.

À ce point, il faut s'arrêter un instant sur les conclusions ravageuses que Bronckart et Bota tirent de cet ensemble de faits et d'analyses. Selon eux, il est clair que le *Dostoïevski princeps* est une fabrication à plusieurs voix. Bakhtine,

en état d'arrestation, n'aurait pas pu le rédiger, et le livre aurait été bâti à partir de certains de ses écrits. La publication ne s'expliquerait que par les efforts de Voloshinov et Medvedev pour tirer Bakhtine du mauvais pas où il se trouvait, en lui faisant endosser un discours marxisant propre à le dédouaner de ses thèses ultrareligieuses. C'est donc eux qui se seraient chargés de la publication. Ainsi, bien loin que Bakhtine ait été l'auteur de *Marxisme et philosophie du langage*, c'est le contraire qui serait vrai : le *Dostoïevski* serait très largement attribuable à Voloshinov ! Il découlerait aussi de l'étude des textes et des réticences ultérieures de Bakhtine que les notions essentielles dont nous attribuons la paternité à Bakhtine (dialogisme et polyphonie) auraient en réalité été élaborées par Voloshinov, et que Bakhtine aurait constamment cherché à les amoindrir, à les déformer ou à les récuser lorsqu'il s'en est vu décerner la paternité.

Mais revenons aux années 30 et à la suite de l'itinéraire de Bakhtine. Bakhtine arrive à Koustanai au début de l'année 1930, avec la contrainte de se présenter une fois par semaine à la police de la sécurité. À partir de 1931, il pourra y travailler, notamment au Conseil du district. À l'issue de cet exil, c'est sur l'intervention de Medvedev qu'il est invité à enseigner à l'Institut pédagogique de Mordovie à Saransk en 1936. Cette même année, Voloshinov meurt de tuberculose. Medvedev est fusillé lors d'une purge deux ans plus tard. Ce n'est qu'en 1945 que Bakhtine obtient un poste d'enseignement stable à l'Institut pédagogique de Saransk et devient même directeur du département de littérature générale. Il entreprend alors des démarches pour soutenir sa thèse sur Rabelais. Elle est soutenue en 1946 dans le contexte d'une suspicion orchestrée par Zhdanov contre les œuvres littéraires « non conformes ». Si une partie du jury salue le travail de Bakhtine, une autre condamne la thèse comme « antigouvernementale ». En définitive, Bakhtine n'obtiendra que le titre inférieur de « candidat » et non celui de « docteur ». Pourtant, Bakhtine, dans ces années-là, est loin d'être un dissident. Le Soviet suprême de Mordovie lui accorde en 1947 un certificat d'éloge qui permettra la réévaluation de sa pension. Durant les seize ans passés à Saransk, il publie très peu. L'un de ses rares projets d'articles, sur « Les genres du discours », en 1953, s'ouvre sur un préambule comportant une série

de citations du « petit père des peuples » et, dans le corps de l'article, il prend le parti de Staline dans la querelle linguistique qui l'oppose à Marr. Le texte, néanmoins refusé, ne paraît qu'en 1979 dans une version expurgée de ces éléments staliniens. En juin 1961, le jeune chercheur russe Koshinov, ayant pris connaissance du *Dostoïevski princeps* et entendu parler de la thèse sur Rabelais, vient rendre visite à Bakhtine avec ses amis Bocharov et Gachev. Ils deviennent les chevilles ouvrières de la « redécouverte » de Bakhtine. C'est désormais eux qui s'occuperont de la publication et de l'exploitation des archives Bakhtine, non seulement le *Dostoïevski* (deuxième version), mais aussi le *Rabelais*. Koshinov élimine du manuscrit ce qui peut choquer le puritanisme soviétique, mais aussi toutes les complaisances staliniennes. L'ouvrage ainsi remanié paraît en 1965. À cette même époque, l'état de santé de Bakhtine se dégradant, Koshinov et ses amis obtiennent, par l'intermédiaire d'Andropov, chef du KGB, qu'il soit soigné au prestigieux hôpital du Kremlin de Moscou, réservé aux dignitaires du régime. Il passe ses dernières années dans une résidence de l'Union des écrivains à Moscou et meurt en mars 1975.

De ces ultimes données biographiques, on peut tirer deux considérations. La première touche à la légende de l'héroïsme dissident de Bakhtine. S'il est vrai que, dans le contexte politique mouvementé des années 30, Bakhtine a payé d'un exil administratif ses convictions ultrareligieuses, cet exil, contrairement à d'autres, n'avait nullement la dureté d'un *goulag* et Bakhtine a rapidement trouvé sa place dans des fonctions d'administration locale. De même, il semble s'être assez bien accommodé du stalinisme ambiant dans les années 50, au point d'intérioriser les hommages obligés à la pensée du « petit père des peuples ». Emportés par leur indignation, Bronckart et Bota vont sans doute trop loin dans l'incrimination de Bakhtine, lorsqu'ils font l'hypothèse (*Bakhtine démasqué*, p. 560) d'une conversion sincère à Staline d'un Bakhtine qui aurait trouvé en lui un substitut d'Autorité idéologique divine. Il paraît plus vraisemblable de reconnaître là une obséquiosité (trop) ordinaire en régime autoritaire. Et à vouloir diaboliser à l'excès Bakhtine, Bronckart et Bota encourent le risque de s'exposer à leur tour à l'accusation de faire le type d'hypothèses gratuites qu'ils

dénoncent chez les autres. Un second point, d'ordre philologique, donne à réfléchir : il n'existe à l'heure actuelle presque aucun grand texte du corpus bakhtinien, dont on puisse dire avec certitude qu'il est l'œuvre du seul Bakhtine, d'autant que l'essentiel des écrits a été publié après la « découverte » de Bakhtine par Koshinov et Bocharov, et par leurs soins, l'accès aux archives bakhtiniennes demeurant soigneusement défendu contre les curiosités. On a vu quels doutes pèsent sur le *Dostoïevski princeps* et dans quelles conditions Koshinov a remanié la seconde version du *Dostoïevski*. Mais il est probable qu'il a aussi fait beaucoup plus qu'un travail de simple « éditeur » dans le cas du *Rabelais*. Sans se livrer à une analyse interne de ce dernier texte, Bronckart et Bota y dénoncent en outre de très nombreux plagiats du livre de Spitzer sur Rabelais *Die Wortbildung als stilistisches Mittel exemplifiziert an Rabelais* (1910) et de celui de Cassirer, *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance* (1927). D'une façon générale, cette accusation de plagiat généralisé est renforcée par le fait que dans ses textes les plus purement siens, Bakhtine ne cite quasi jamais ses sources, ne s'inscrit dans aucun débat scientifique et s'abstient de notes. Des critiques comme Brian Poole, dès 2001, ont signalé que même les textes anciens de Bakhtine, d'inspiration théologique et monologique, *Pour une philosophie de l'acte* et *L'Auteur et le Héros* (1922-1924 ?) étaient truffés d'emprunts non signalés à Scheler, Hartmann, ainsi qu'aux néokantiens Emile Lask et Hermann Cohen. La perspective d'une distinction entre « authentiques » textes bakhtiniens et textes plagiaires, voire écrits par d'autres, reste donc éloignée dans un brouillard.

Dans l'enquête de Bronckart et Bota, il convient de distinguer entre rappel de faits avérés (le plus souvent par des bakhtiniens convaincus), analyses internes et hypothèses explicatives. Mais il ne faudrait pas que la véhémence du ton, parfois irritante, serve de prétexte à éviter de se confronter aux problèmes posés. Les faits doivent être reconnus et servir à relativiser l'héroïsation passée de Bakhtine tout en restituant à leurs véritables auteurs les textes et les idées dont ils ont été dépossédés. Il ne fait pas de doute que les analyses internes ébranlent sérieusement la cohérence intellectuelle du bakhtinisme. Bronckart et Bota sont les premiers à avoir lu de près les écrits anciens de Bakhtine d'inspiration théolo-

gique et monologique. Ils en montrent les traces partout dans l'œuvre. Il reste à savoir ce qui peut être sauvé du bakhtinisme. Le « carnavalesque » qui échappe à leur enquête doit à son tour être interrogé, tâche particulièrement difficile en l'absence de toute édition véritablement critique du *Rabelais*. Quant aux hypothèses explicatives, elles peuvent, bien sûr, être discutées, mais sur un fond argumenté. Ce n'est pas une tâche facile, ni agréable, que de devoir renoncer à une admiration qui a fait le consensus d'une génération, surtout quand tant de grands noms ont participé à son édification et quand elle a inspiré tant de travaux. Il se peut néanmoins que l'accumulation des informations dont on dispose désormais nous y oblige par honnêteté intellectuelle et souci de vérité.

Laurent JENNY